

Lecture biblique : Mt 24,37-44

³⁷Tels furent les jours de Noé, tel sera l'avènement du Fils de l'homme ; ³⁸car de même qu'en ces jours d'avant le déluge, on mangeait et on buvait, l'on se mariait ou l'on donnait en mariage, jusqu'au jour où Noé entra dans l'arche, ³⁹et on ne se doutait de rien jusqu'à ce que vînt le déluge, qui les emporta tous. Tel sera aussi l'avènement du Fils de l'homme. ⁴⁰Alors deux hommes seront aux champs : l'un est pris, l'autre laissé ; ⁴¹deux femmes en train de moudre à la meule : l'une est prise, l'autre laissée. ⁴²Veillez donc, car vous ne savez pas quel jour votre Seigneur va venir. ⁴³Vous le savez : si le maître de maison connaissait l'heure de la nuit à laquelle le voleur va venir, il veillerait et ne laisserait pas percer le mur de sa maison. ⁴⁴Voilà pourquoi, vous aussi, tenez-vous prêts, car c'est à l'heure que vous ignorez que le Fils de l'homme va venir.

Prédication

Qu'est-ce que l'Avent ? Qu'est-ce que ça veut dire, l'Avent ? Voilà donc le texte qui nous est proposé aujourd'hui, premier dimanche de l'Avent, et qui devrait logiquement nous aider à répondre à cette question. Ce qui, de prime abord, n'est peut-être pas évident. On ne voit pas forcément le rapport, dans ce que nous venons d'entendre, avec l'approche de Noël, avec la naissance de Jésus, le réconfort et la chaleur qui sont traditionnellement associés à cette période, comme une douce lueur venue éclairer nos obscurités.

Ici, on ne se trouve même pas au début de l'histoire de Jésus, mais vers la fin de l'évangile de Matthieu. Ces paroles de Jésus sont extraites d'un dernier discours qu'il prononce peu avant sa Passion, un long discours aux accents nettement apocalyptiques, et dont la tonalité est *a priori* plutôt menaçante. Nous sont promis l'équivalent d'un déluge, d'un cambriolage... Tout ça, à première vue, n'a rien de rassurant ni de très encourageant. Alors regardons-y de plus près.

Ainsi, nous verrons qu'il est bien question d'un advent. Plus précisément, d'un avènement. C'est effectivement ce que désigne l'avent : en bon français, c'est un

avènement, une survenue, ou plus simplement une venue. La venue de Jésus. L'avènement du Fils de l'homme.

À ceci près que celui dont il est question ici, c'est l'avènement promis à la fin des temps. Il y a le premier avènement, qui relève du passé et dont nous faisons mémoire à Noël, et il y a le second, encore et toujours à venir. On l'appelle aussi la parousie, en collant au mot grec *parousia*. Et c'est vers cet autre avènement, vers cette parousie, nous dit Jésus, que devrait porter toute notre attention, c'est vers lui que devrait se diriger notre attente.

Voilà qui écarte un premier malentendu, en ce qui concerne l'Avent. Le risque, c'est en effet de nous installer confortablement dans cette période de l'Avent que nous avons plaisir à retrouver d'une année sur l'autre. C'est confortable et c'est agréable, pour partie parce que c'est sans mauvaises surprises. Ce temps est symbole de stabilité apaisante dans un monde qui va souvent trop vite, et dans des directions qui nous échappent largement. Comme les bougies de la couronne de l'Avent nous l'indiquent, l'itinéraire est balisé jusqu'à Noël, en passant par l'incontournable marché de Noël. Et l'Avent a le bon goût sucré des chocolats, ou des autres surprises attendues dissimulées derrière les fenêtres des calendriers de l'Avent de notre enfance, où le temps est sagement mesuré jusqu'à l'échéance clairement datable et indubitable : le 25 décembre.

Seulement voilà : l'Avent, en réalité, ce n'est pas cela. Ce n'est pas cet éternel retour des mêmes petits plaisirs, des mêmes petites méditations édifiantes, qui ne font de mal à personne. Il est d'usage de dire que l'Avent constitue le point de départ de l'année liturgique, dans une sorte de conception cyclique du temps. On remet les compteurs à zéro, et c'est reparti pour un tour bien rôdé. Et sans doute y a-t-il là une certaine nécessité : nous autres humains avons besoin de points de repère fixes, d'habitudes, de régularités, de rites. Mais l'Avent devrait plutôt nous entraîner toujours vers l'avant, nous rendre attentif à l'inconnu toujours près de survenir.

Prenez les comparaisons que propose Jésus. Il évoque d'abord la mémoire des jours funestes des contemporains de Noé, qui n'ont pas vu le déluge arriver. Remarquez que Jésus ne fait pas mention des motifs du déluge, de la méchanceté des hommes qui aurait justifié, selon le récit de la Genèse, que Dieu veuille les faire disparaître. Ici, ce qui importe à Jésus, c'est la soudaineté de l'événement, du cataclysme (en grec, déluge se dit *kataklysmos*).

À l'époque, on mangeait et buvait, on se mariait, autrement dit, on vivait, simplement. Sans avoir la moindre idée de ce qui allait arriver. Je note qu'il n'y a pas de jugement de valeur porté sur cette vie simple. Après tout, quoi de plus naturel que de prétendre chaque jour faire un bon repas, quoi de plus compréhensible que de vouloir fonder une famille. Le déluge ne vient pas comme une condamnation de cette existence. Ce qui nous est dit, c'est que celle-ci, à chaque instant, est susceptible d'être bouleversée par un événement imprévu, par un avènement, et qu'il faut y être préparé.

Voilà donc ce qui est en jeu avec l'Avent : se préparer à l'inouï, à l'inédit ; s'attendre à l'improbable, à l'incroyable. C'est presque contre-intuitif, encore une fois, quand on a à l'esprit les calendriers de l'Avent, les couronnes de l'Avent, qui ne laissent justement aucune place à l'imprévu. Et c'est même tout bonnement impossible : comment s'attendre à ce qui de toute façon viendra par surprise, à ce qui ne peut pas se laisser anticiper ?

Ce qui nous est dit, et je crois vraiment qu'il y a là une bonne nouvelle, c'est que toutes ces activités auxquelles nous vaquons au quotidien ne sont pas le tout de notre vie. La routine, le train-train - qui a certes quelque chose de bon – les journées de travail qui se suivent et se ressemblent, ne sont pas le tout de notre vie. À chaque instant, quelque chose ou quelqu'un peut survenir, à chaque instant il peut faire irruption, comme un voleur. À nous de veiller, à nous de nous ouvrir à cette possibilité, à nous de saisir cet instant, ou plutôt, de nous laisser saisir.

C'est bien ce qui arrive aux contemporains de Noé : ils sont littéralement emportés. De même pour cet homme qui travaille aux champs, cette femme qui moud du grain : ils sont pris. Saisis. Voilà donc ce que produit la venue de Dieu dans nos vies : elle fait rupture, elle constitue une interruption dans nos tâches journalières, pour nous emmener ailleurs, là où nous n'aurions jamais songé aller. Entendez bien que dans tout cela, il n'est pas seulement question de la seconde venue de Jésus, à la fin des temps, sur les nuées pour juger le monde. Vous pouvez très bien rejeter cette vision comme relevant de la mythologie, l'essentiel demeure. À savoir, que la condition d'existence qui nous est proposée, disons la condition chrétienne d'existence, consiste non pas à s'extraire du monde et de la vie ordinaire : je l'ai dit, celle-ci est belle et bonne, il n'y a aucune raison d'y renoncer. Non, mais ce qui nous est suggéré, c'est de veiller à ne pas en faire un absolu, qui rendrait indifférent et inattentif à ce qui peut toujours advenir et faire événement dans nos vies.

Pour illustrer cela, j'aime bien prendre l'exemple du sentiment amoureux. Là non plus, il n'y a pas de raison valable à la survenue de l'amour, ça nous tombe en quelque sorte dessus. Comme une grâce. Pourquoi cette personne plutôt qu'une autre ? On serait souvent bien en peine de l'expliquer. Toujours est-il que l'irruption de celle-ci dans une vie, sans aller jusqu'à parler de cataclysme, sinon de cataclysme heureux, apporte avec elle son lot de bouleversements. Voilà donc ce que ce serait, l'avent : un grand bouleversement imprévisible, mais à la possibilité duquel il s'agirait de demeurer toujours ouvert.

Bien sûr, ce n'est pas très confortable. Il y a quelque chose d'arbitraire, d'incompréhensible. Pourquoi, parmi les deux hommes qui travaillent aux champs, l'un est-il pris et l'autre laissé ? Idem pour les deux femmes. Cela me fait penser à cette question que peut-être vous vous êtes déjà posée, et que j'ai souvent entendue : pourquoi certaines personnes ont-elles la foi, et d'autres non, en dépit même de toute leur bonne volonté et de leur désir sincère de croire ? Ou pour le

dire autrement, pourquoi certains sont-ils saisis par ce qu'ils n'avaient pas vu venir, et qui va potentiellement transformer leur vie, tandis que d'autres ne seront jamais ébranlés ? Je n'ai pas de réponse à cette question, et je suspecte qu'il n'y en a pas. Certains sont pris, sont comme emportés par une vague qui les emmènera ailleurs, tandis que d'autres sont laissés indemnes, identiques à eux-mêmes.

Cette absence de maîtrise sur les événements peut être inconfortable au point que, si l'on veille, ce soit plutôt pour s'en prémunir, pour se garder de toute perturbation, de toute intrusion. Si le Seigneur doit venir comme un voleur, dans la petite parabole de Jésus, c'est peut-être bien parce que nous nous comportons en propriétaires, en maîtres de maison jaloux de notre bien, de ce que nous pensons être notre bien. Si le Fils de l'homme vient nous dérober notre tranquillité, c'est pourtant pour nous faire don d'un vrai trésor : la vie en plénitude.

J'aimerais, pour terminer, partager avec vous ce qui me semble constituer une bonne illustration, voire une bonne parabole de ce que signifie l'avent. C'est un roman que vous connaissez peut-être. Il n'est pas très récent, c'est paru en 1937, et je l'ai lu, pour ma part, quand j'avais dix ans. Il s'agit de Bilbo le hobbit, d'un auteur appelé Tolkien, surtout connu pour Le seigneur des anneaux, qui en est la suite. Je vous lis simplement le quatrième de couverture, et je pense que vous allez comprendre où je veux en venir.

Bilbo est un peu comme nous. Il est attaché à ses habitudes. Il est heureux, dans son trou de hobbit tout confort. Il n'aime pas l'imprévu, et il n'entend certainement pas sortir de son trou pour courir les aventures. Mais que faire, quand l'aventure frappe à sa porte ? Ou mieux, quand elle s'invite chez lui ?

Eh bien je dirais que l'avent, c'est l'aventure – les deux mots ont d'ailleurs la même racine. Entrer dans l'avent, c'est se préparer à l'aventure. Voilà ce que désigne la venue toujours possible à nouveau, depuis deux mille ans, du Fils de l'homme. Et soyons rassurés : même si nous faisons la sourde oreille, tel un cambrioleur, il ne se contentera pas de toquer gentiment à la porte, mais il forcera

nos défenses. L'aventure fera effraction dans nos existences pour nous apprendre la démaîtrise, le lâcher-prise et la vie véritable.